

Chasse-galerie, la légende Ramer en diable !

Patricia Robin

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82162ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2016). Review of [Chasse-galerie, la légende : ramer en diable !]
Séquences : la revue de cinéma, (302), 24–24.

Chasse-galerie, la légende

Ramer en diable !

On pourrait croire à un signe des temps, un besoin de revenir aux sources, une tentative d'affirmation d'identité nationale tant plusieurs œuvres audiovisuelles québécoises des dernières années retournent vers notre passé pour tenter de nous définir collectivement. En inscrivant l'une de nos plus populaires légendes québécoises dans une réalité rurale et sylvestre d'époque et en lui insufflant une lecture plus moderne, le réalisateur Jean-Philippe Duval (**Matroni et moi**, 1998, **Dédé à travers les brumes**, 2009) nous invite au temps des chantiers et de la tradition orale. Scies à chaîne non comprises.

PATRICIA ROBIN

Après **True Grit** des frères Coen (2010), **Hateful Eight** de Tarentino et **The Revenant** de Iñárritu (2015) de nos voisins frontaliers, voilà que le Québec entre dans la danse avec son western du terroir, détournant une œuvre connue de notre littérature qui allie temporalité historique et fabulation. Rendue célèbre par la chanson de Claude Dubois, la légende de la chasse-galerie amalgame la volonté d'hommes confinés à l'isolement des chantiers, phénomène surnaturel et trahisons sur fond de romance. Scénarisé par le romancier Guillaume Vigneault, cette adaptation du conte fantastique d'Honoré Beaugrand sert de tremplin à une intrigue plus corsée qui s'enrichit de plusieurs traits de caractère et de relations interpersonnelles empruntés à *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon tout en plongeant le spectateur dans un pan de notre histoire de gentils colonisés. Ce film s'inscrit en faux quant au misérabilisme des héros habituellement « nés pour un petit pain ». Duval procède à une certaine magnification : plutôt que de se laisser abattre par la destinée, ils l'enfourchent pour s'élancer vers de nouveaux horizons. Contrairement à la littérature du terroir qui valorise la religion, la famille et la terre, ici on se retrouve en pleine structure de western : le méchant assujettit le village, son représentant légal ; il ravit la belle promise et entre en conflit direct avec le noble héros qui, accompagné de son autochtone de service et d'un fourbe à la solde du vilain, vaincra.

Alors qu'un Anglais du nom de Murphy incarne un diable aux allures de Ratablavasky dans **Le matou** de Jean Beaudin (1985), un riche petit notaire maladroit avec les femmes fait office de loi, le brave est le contremaître suivi de son « sauvage ». McDuff, à la solde du tabellion, tente de se racheter, mais son destin s'avère funeste. Au cœur de cette intrigue, le cœur de Liza, gagné par Jos, et son âme maudite, convoitée par le satanique Jack Murphy. Au-delà de la simple histoire, on peut déceler chez Duval une volonté d'illustrer une allégorie de notre époque : le récit prône une prise en charge du fatum de chacun même si l'assimilation nous guette, comme en témoigne la dernière scène dans le train en marche.

Pour agrémenter ce scénario honnête et conséquent, la direction de la photographie tient compte des ruptures de couleurs entre le froid de l'hiver et la chaleur des intérieurs. La rude existence dans les camps de bûcherons transpire tant par l'éclairage que par la scénographie, les costumes, la pilosité des protagonistes et la buée de leur haleine. Les décors cossus créent un réel contraste qui justifie l'ambivalence de Liza. Les

effets spéciaux, nécessaires pour étayer la fantasmagorie du conte, ne pèchent pas par excès ; là où Hollywood aurait usé de moyens faramineux, Duval s'en est plutôt remis, à plusieurs moments, au pouvoir évocateur du cinéma. Cela rend légitime la représentation de la dure réalité de la colonisation d'un pays, de son commerce avec les États-Unis avec les aspects fantastiques de l'histoire. La mise en scène sobre, le montage efficace, la musique adéquate permettent d'entrer dans cette chronique d'antan avec un regard plus contemporain, empreint de réalisme, tentant de nous épargner une vision folklorique qui l'aurait édulcoré. Sans jamais trop appuyer sur des évidences ayant forgé notre culture, Duval se contente de les incorporer dans la trame, de les faire vivre à ses personnages et de tisser ainsi un tableau sincère, entre Krieghoff et Lemieux.

★★★



Ici, on se retrouve en pleine structure de western

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 49 – **Réal. :** Jean-Philippe Duval – **Scén. :** Guillaume Vigneault – **Images :** Mario Janelle – **Mont. :** Myriam Poirier – **Mus. :** Jorane, Éloi Painchaud – **Son :** Louis Gignac, Benoît Leduc – **Dir. art. :** Jean Babin – **Cost. :** Francesca Chamberland – **Int. :** Francis Ducharme (Jos Lebel), Caroline Dhavernas (Liza Gilbert), François Papineau (Jack Murphy), Vincent-Guillaume Otis (Romain Boisjoli), Fabien Cloutier (Michael McDuff), Samian (Jean Jean) Julie LeBreton (Florence), Mylène St-Sauveur (Marie Belisle), Francis La Haye (Savoie), Hubert Proulx (Baptiste) – **Prod. :** Réal Chabot, Christian Larouche – **Dist. :** Séville.